

Lastičová, Adriana

[Lilti, Antoine. L'héritage des Lumières: ambivalences de la modernité]

*Études romanes de Brno*. 2020, vol. 41, iss. 2, pp. 335-337

ISSN 1803-7399 (print); ISSN 2336-4416 (online)

Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/ERB2020-2-21>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/143279>

License: [CC BY-SA 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

## L'héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité

Paris : Seuil, Gallimard, EHESS, « Hautes Études » 2019, 416 p.

ADRIANA LASTIČOVÁ [adrilast@ucm.es]

Universidad Complutense de Madrid, Espagne

[HTTPS://DOI.ORG/10.5817/ERB2020-2-21](https://doi.org/10.5817/ERB2020-2-21)

Après s'être interrogé dans ses publications précédentes sur *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle* (Fayard, 2005) et *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750–1850)* (Fayard, 2014), Antoine Lilti, historien et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, arrive avec un nouvel essai sur la même période : le XVIIIe siècle. Dans son volume intitulé *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, paru l'automne dernier chez Seuil/Gallimard, Lilti avertit des lectures totalisantes et schématiques, si répandues dans nos écoles, et des réductions de ce moment historique à des slogans connus ou à quelques formules apocryphes (comme cela pourrait être le cas de Voltaire et son « je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai pour que vous puissiez le dire ») et propose de rendre aux Lumières leur complexité historique et de repenser ce que nous leur devons. Tout au long de 387 pages et en confrontant des auteurs emblématiques de l'époque (Voltaire, Diderot ou Jonathan Swift) et d'autres moins connus (Volney, l'abbé Raynal, Nicolas de Bonneville), il montre que les Lumières n'ont pas proposé une doctrine philosophique cohérente ou un projet politique commun et souligne que le rôle des historiens n'est pas de « monumentaliser cette époque, mais de lui rendre son actualité critique ». Lilti réclame d'ailleurs une approche « plus modeste et plus réflexive » (p.384) car, selon lui, l'enjeu est de mettre en évidence la complexité de ce moment de la pensée, de restituer les controverses et les débats propres de l'époque en insistant sur les ambivalences.

L'originalité de la démarche d'Antoine Lilti tient au fait qu'il s'intéresse au passé dans la façon où il

continue à influencer le présent : de ce fait, il évoque par exemple les attentats islamistes contre les journalistes de *Charlie Hebdo*, la préoccupation environnementaliste, la globalisation, l'élection de Donald Trump ou le « Discours de Dakar » de Nicolas Sarkozy comme événements qui ont suscité un regain d'intérêt pour un héritage supposé des Lumières. Et la question centrale de son volume consiste justement à éclairer ce que peut signifier cet héritage. Ses réflexions dans le livre font émerger de nouvelles questions, un va-et-vient permanent entre les interrogations contemporaines et les textes du XVIIIe siècle. L'ouvrage est rédigé du point de vue de l'histoire et l'historiographie, mais la lecture peut être tout à fait enrichissante aussi pour les spécialistes en Lettres : c'est ainsi que dans le chapitre IX l'auteur aborde la forme de l'écriture politique de Diderot et sa position face à la censure (p. 297–319), dans le chapitre X il réfléchit sur la double fonction de l'ironie des Lumières à l'exemple de *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais* de Louis-Sébastien Mercier (p. 321–337) et dans le chapitre XI il insiste sur la dimension ironique et parodique des œuvres de Sade pour mettre en évidence le défi que cet auteur lance à l'héritage philosophique des Lumières (p. 339–356). Soulignons que le propre Lilti défend la proximité entre l'histoire et la littérature, selon lui les bons historiens devraient étudier et utiliser aussi des outils littéraires, inclus les numériques afin de favoriser, en dehors des cadres disciplinaires, la co-construction des connaissances sur les objets d'études. A plusieurs reprises il s'intéresse aussi aux faits linguistiques, il mentionne par exemple l'usage du verbe « civiliser » chez Voltaire (p. 92), la polysémie du verbe « subjuguier » chez Condorcet

(p. 112) ou la fréquence du pronom « nous » dans les textes sur les Lumières (p. 379). Il est important de remarquer que Lilti prend la mesure des enjeux méthodologiques et de leur efficacité dans les analyses (notamment dans le chapitre 6) ; il réfléchit ainsi sur les outils de l'analyse du discours, la lexicométrie, et touche aussi le problème des humanités numériques (p. 208–215).

Le travail est imprégné d'une certaine subjectivité qui ne plaira pas peut-être à tous, mais il faut dire que l'on a apprécié cet investissement personnel de l'auteur, car c'est au lecteur et à sa capacité critique de se construire une propre opinion.

Concernant la structure, une introduction, douze chapitres et la conclusion composent l'ouvrage. Dans l'Introduction (p. 7–32), l'auteur explicite sa problématique et lance la thèse principale de son essai : il est impossible d'identifier les Lumières à « une position unique », car cette époque se caractérise par « l'intensité de débats contradictoires et critiques » (p. 19). D'ailleurs, les mots comme « hétérogène, polyphonique, contradictoire, ambivalent » sont ceux qui apparaissent le plus souvent associés aux Lumières dans ce texte. Les chapitres qui suivent après l'introduction sont regroupés en trois ensembles. La première partie, sous le titre *Universalisme* (chapitres I–IV), s'ouvre par une réflexion sur les apports et les limites de la critique postcoloniale, lancée par des historiens non-européens ou non-occidentaux qui prétendaient de souligner surtout une image de Lumières « blanches et colonialistes ». L'universalisme des Lumières est un des aspects les plus séduisants de cette période, mais aussi les plus contestés selon l'auteur. Antoine Lilti vise à souligner l'importance des débats, datant déjà du XVIIIe siècle, sur la diversité humaine, sur les différences (naturelles, culturelles et de genre) qui définissent l'homme comme sujet de l'universel et aussi sur la diversité du globe et l'interdépendance accrue entre les parties du monde, une pensée qui n'a rien perdu de son actualité de nos jours. La deuxième partie, intitulée *Modernité* (chapitres V–VII), élargit le point de vue pour s'interroger sur les liens que les Lumières entretiennent

avec cette notion et tout au long de ces chapitres Lilti révisé les grands débats historiographiques des vingt dernières années portant sur l'espace public, la naissance de la société de consommation, sur le pouvoir du crédit au XVIIIe siècle ou encore sur les Lumières radicales. Dans la troisième partie *Politique* (chapitres VIII–XII) l'auteur ressaisit la question politique des Lumières comme mouvement pédagogique et militant, travaillé par ses propres doutes face aux transformations de l'espace public et médiatique. Selon Lilti l'optimisme qui est généralement associé à cette époque ne le définit pas tout entier, car l'idéal émancipateur se heurte aux conditions d'expression d'une parole de vérité au XVIIIe siècle.

Pour synthétiser d'une manière plus concrète le contenu de chaque chapitre, dans le chapitre I (p. 41–86) l'auteur restitue quelques débats contemporains qui ont opposés des historiens (Edward Said, Dipesh Chakrabarty, Srinivas Aravamudan, Achille Mbembe d'une part et Sankar Muthu de l'autre pour en citer quelques-uns) sur la question de l'eurocentrisme des Lumières. En dépouillant le texte emblématique, *l'Histoire philosophique du commerce et de l'établissement des Européens dans les deux Indes* de l'abbé Raynal, Lilti cherche à montrer comment il est faux et dangereux de voir dans les Lumières un « ensemble monolithique » (p. 85), soit pour vanter l'anticolonialisme ou au contraire pour dénoncer le narcissisme européen, car, en réalité, cette époque fut une intense période de doutes, de débats ou de remises en cause sur ce sujet et il faudrait plutôt de parler des Lumières plurielles dans leur rapport à la diversité du globe. Le chapitre II (p. 87–113) explique les difficultés que rencontrèrent les historiens du XVIIIe siècle, Voltaire en tête, mais aussi l'écosystème William Robertson par exemple, de fonder une histoire universelle sur le schème de la civilisation européenne. Il est vrai que la notion de civilisation a bien servi à penser la supériorité culturelle et politique de l'Europe, mais il ne faut pas projeter les idées qui en ont été faites au XIXe siècle à son utilisation dans l'écriture des Lumières. Le chapitre III (p. 115–138) se concentre sur l'œuvre *Les Ruines, ou*

*Méditations sur les révolutions de l'empire*, publiée en 1791 par Volney pour explorer les ambivalences des relations entre l'Europe et le reste du monde relevées dans ce texte. Enfin, à travers la notion de civilisation encore une fois, Lilti revient sur quelques thèses de Fernand Braudel et Lucien Febvre dans le chapitre IV (p. 139–158). Le chapitre V (p. 167–196) souligne l'importance de l'articulation et du partage des champs public et privé, une des transformations les plus décisives qui aient affecté l'expérience sociale au XVIIIe siècle et Lilti soulève quelques points importants contre l'interprétation trop réductrice venue de Jürgen Habermas de 1964. Le chapitre VI (p. 197–222) aborde la naissance de la société de consommation au XVIIIe siècle, la question du crédit et plus généralement de la confiance sociale, point structurant pour démontrer l'interdépendance des phénomènes économiques, sociaux et culturels que Antoine Lilti remarque grâce à la lecture critique de l'ouvrage de Clare Haru Crowston *Credit, Fashion, Sex. Economies of Regard in Old Regime France* de 2013. Dans le chapitre VII (p. 223–257) l'auteur débat les thèses de Jonathan Israel sur les Lumières radicales pour affirmer que la véritable radicalité de cette époque est dans la capacité d'action par l'écriture comme une forme de prise de risque ou une manière de s'investir politiquement et dont le cas le plus représentatif serait celui de Rousseau. Le chapitre VIII (p. 269–296) pose une question essentielle qui selon Lilti traverse les Lumières : « comment peut-on éclairer le peuple ? » et explore plusieurs points importants de la publication au cours du XVIIIe siècle auxquels les propres philosophes étaient très sensibles (l'éducation du public, l'adaptation de l'écriture philosophique à des formes plus légères comme dialogues, contes ou récits, la position des écrivains face à la censure, la prolifération des textes due aux nouveaux mécanismes commerciaux et médiatiques de l'époque). Dans le chapitre IX (p. 297–319) Antoine

Lilti démonte un des grands mythes des Lumières : la figure héroïque du Philosophe éclairant le public au péril de sa vie et en analysant le cas de Diderot il fait remarquer que les philosophes des Lumières sont d'abord préoccupés par la multiplicité des liens de dépendance qui les maintiennent dans une hétéronomie et les éloignent de cet idéal héroïque. Les chapitres X (p. 321–337) et XI (p. 339–356) sont consacrés à l'audace autocritique des idéaux réformateurs des Lumières chez deux écrivains : Mercier et Sade. Le dernier chapitre, XII (p. 357–382), achève l'ouvrage par une réflexion sur le célèbre opuscule de Michel Foucault *Qu'est-ce que les Lumières ?*, dans lequel le philosophe français se réclamait de Kant et don son *sapere aude*, la devise de l'émancipation intellectuelle par la recherche de la vérité.

Pour finir, signalons l'intérêt de l'ouvrage, notamment pour les doctorants et les chercheurs qui s'intéressent au XVIIIe siècle. A notre avis, ils apprécieront, comme nous l'avons fait d'ailleurs, l'organisation et la richesse des renvois, qui permettent au lecteur de revenir sur les lectures critiques d'Antoine Lilti et de découvrir ainsi les grands travaux publiés sur l'époque des Lumières au cours de trois dernières décennies. L'index des auteurs à la fin en facilite l'orientation aussi. En revanche, ajoutons que la lecture ne sera pas si aisée pour les étudiants des premières années des cursus universitaires qui pourraient éprouver certaines difficultés de comprendre l'argumentaire de l'auteur dans toutes ses nuances, sa méthode, ses choix et les thèses qu'il propose, mais en tout cas on recommande vivement cet essai qui constitue une contribution précieuse au débat, toujours vivant, sur l'héritage du passé, posé dans le rapport à notre propre contemporanéité. La capacité critique de l'auteur et ses riches analyses dont on n'a pas pu épuiser ici toutes les significations font de ce livre un ouvrage de référence sur les Lumières.

